



Pertuis

En Héritage

AVRIL 2016 N°6

L'ÉDITO



Michèle GAMET

Conseillère municipale
déléguée au patrimoine
et au tourisme.

POUR LE PLAISIR...

C'est un plaisir de voir les beaux jours arriver.

C'est un plaisir, l'heure d'été, le soleil, les festivités.

C'est un plaisir, le Corso, ses chars, ses fleurs, ses fanfares.

Plaisir aussi de découvrir une « belle âme », celle de Madame Suzanne Réal, et sa riche vie.

Plaisir de se passionner pour le passé de notre ville à travers le texte de Jean Monnier et les annotations de Jules Masson-Mourey.

Plaisir des yeux à la contemplation du tableau de Jean Daret, «Présentation de la Vierge au Temple» sur le mur de l'église Saint Nicolas.

Plaisir enfin de visiter une exploitation vinicole sur notre bon territoire de Pertuis, le Musée de la Vigne et du Vin à Ansois, et d'admirer les photos de Jean-Pierre Daudon et Thierry Dubois du Club Photos Image...In.

Tous ces plaisirs, nous les savourons, Monsieur Le Maire et moi-même, et nous souhaitons vous les faire partager avec ce nouveau numéro de Pertuis en Héritage qui fleurit bon le printemps.



Fresque peinte par Lénia PLATEL et des petits pertuisiens

ZOOM SUR L'HISTOIRE DU CORSO

En ce deuxième trimestre, les Corsistes de Pertuis sont en pleine effervescence ! Ils préparent sous la houlette de Jacques BARONE et de Nancy COULLET les journées du 18 et 19 juin.

On entend dire que le corso a débuté en 1920... Peut-être ! Ce dont on est sûr, c'est que le premier Corso officiel date de 1950 et qu'il a perduré sous sa première forme jusqu'en 1971.

C'était l'époque où les chars se fabriquaient au Grand Café Thomas ou au Bar de la Poste. Puis la municipalité a fait construire un hangar au stade Bonnaud spécialement pour cet usage par Louis Lissardi, père de Jackie Descamps; la charpente est l'oeuvre du père de Chantal Bonnet,

A l'époque, on cueillait les genêts sur la route de la Bastidonne pour la bataille de fleurs traditionnelle. Les fanfares locales, « L'Harmonie Durance Luberon », entre autres, s'intercalaient entre les chars.

Toute la population participait à la fabrication des chars : les hommes créaient les structures et leurs épouses découpaient les fleurs de papier à coller chez elles. Le jour dit, les chevaux de trait des agriculteurs étaient harnachés pour la circonstance ; on installait des barrières tout autour du circuit, et l'entrée était payante. L'argent récolté permettait de recommencer l'année suivante. Pertuis, tout entière, faisait LA FETE !

Les enfants y pensaient toute l'année. Roger Jouval, Président des Corsistes raconte « On manquait l'école pour aller cueillir les fleurs et le jour du Corso, tout excités, on faisait les couillons autour des chars ! »

Le trajet à l'époque se faisait à l'inverse de celui d'aujourd'hui.

Les Pertuisiens «authentiques» s'en souviennent encore. Mais les générations se succèdent, et on oublie un peu cette époque bénie où la ville appartenait à ses habitants pendant 2 jours.

Et puis en 1971, coup d'arrêt : manque de bénévoles, manque de financement, regrets et nostalgie de toute une population. Pourtant le Corso n'est pas mort. Il renaît de ses cendres en 1984.

C'est Pierrette Roze, Présidente du Comité des fêtes, accompagnée de Jackie Descamps et de Chantal Bonnet, qui décident de le faire revivre.

Les passionnés et fidèles d'antan, Lucienne Noble « Bob », Marguerite Verdon, sa fille Aimée Lapiere, Roger et Huguette Escoffier reprennent du service pour guider les novices très enthousiastes.

Cette année-là, c'est avec des chevaux et des calèches que l'on défile. Le succès est au rendez-vous. Depuis, chaque année le Corso grandit. Les fidèles sont toujours là. Une amitié indéfectible les lie. L'association des Corsistes les fédère, et la commune leur prête main-forte.

Le corso est un patrimoine «immatériel» à préserver.

INTERVIEW : SUZANNE REAL

UNE GRANDE DAME OU LA PASSION DE VIVRE



Michèle Gamet : Suzanne Réal, vous avez bientôt 94 ans et vous êtes toujours active?
Suzanne Réal : Plus que jamais et tant que je le pourrai... Même si le poids des ans se fait sentir maintenant. Je sais que je ne suis pas éternelle, alors je profite profondément de chaque jour, de chaque heure, de chaque seconde.

M.G : Votre parcours de vie ?

S.R : C'est bien long maintenant de raconter ma vie... tellement j'ai pleinement vécu. Je suis née à Lyon. J'étais l'aînée de 3 filles. Mon père, ingénieur et sans doute frustré de ne pas avoir de fils, a tenu à ce que je fasse des études scientifiques à la fac de Lyon, ce qui n'était pas évident à l'époque. J'étais une pionnière ! À la fin de la guerre me voilà engagée à l'Office de la Recherche Scientifique et Technique d'Outre-Mer, une certaine publicité avait été faite pour intéresser les étudiants diplômés à s'expatrier vers « les colonies ». Ma licence en sciences naturelles et mon diplôme d'entomologie agricole en poche, un mari rencontré à la fac, entomologiste lui aussi, nous voilà partis. Nous étions la deuxième promotion de futurs chercheurs et j'étais surtout la seule femme !

M.G : Suzanne l'Africaine, racontez moi votre Afrique?

S.R : Mon premier contact, ce fut à Boukoko, j'imagine que ça ne vous dit pas grand-chose ! Un centre de recherches tropicales perdu au milieu de la « forêt primaire » en République Centrafricaine. C'est là que j'ai vécu l'épopée d'un accouchement en brousse. Deuxième enfant, appelée France, bien sûr... un peu de mal du pays ! Nous avons déjà un fils né pendant nos études communes. Quelques mois après, j'ai quitté Boukoko, rapatriée sanitaire en 1949 après la naissance de mon second enfant. Mais 6 mois après, nous sommes repartis, près d'Abidjan, au Centre de Recherches « Adiopodoume ». Là, j'ai enseigné aux enfants des chercheurs dans un premier temps, puis j'ai été embauchée en tant que chercheur en biologie végétale, hélas au rabais, car à cette époque, les femmes diplômées devaient se battre pour être reconnues !

M.G : Suzanne le professeur, vous avez quitté l'Afrique à quelle époque?

S.R : En 1957 et définitivement après la naissance de mon dernier fils à Abidjan. A ce moment-là, je suis entrée dans l'enseignement en qualité de professeur de sciences naturelles au lycée de Meaux. Mais le climat dans cette région, après notre époque africaine, était très dur à supporter et mes enfants avaient des problèmes de santé, j'ai donc demandé ma mutation dans le sud de la France. C'est comme ça que j'ai connu Pertuis.

M.G : Suzanne l'historienne, la découverte de la Provence et du Luberon ?

S.R : Pour moi elle est liée à un lieu que j'ai adoré et pour lequel je me suis passionnée : le Mas de l'étang à Peypin d'Aigues. Un mas du XVIème siècle, que je me suis attachée à restaurer dans le respect de son âge. J'avais les conseils d'un vieil oncle paléographe, et de mon mari, spécialiste d'écologie animale qui a été nommé en 1970 Président du conseil scientifique pour faire créer le Parc Naturel Régional du Luberon. C'est à ce moment que je me suis passionnée pour l'histoire. J'ai écrit « l'arbre généalogique » du mas, préfacé par Hubert Leconte. Ce mas est en fait une bastide Vaudoise. Il était logique alors que je m'interroge et que je fasse des recherches sur cette tragédie qui a marqué le Luberon à jamais. Je suis de religion protestante, c'est sans doute ce qui m'a attirée vers les Vaudois...J'ai été Présidente du conseil Presbytéral pendant 12 ans, je suis également membre actif de l'association de recherches vaudoises de Mérindol.



M.G : Suzanne la musicienne, vous faites toujours partie du Conservatoire de Pertuis !

S.R : C'est une longue histoire. Je joue du violon depuis l'enfance, et même si cela peut paraître incroyable, c'est toujours le même violon ! Il m'a été offert par ma grand-mère qui m'a fait prendre des cours de musique. Il a plus de 100 ans, puisqu'il a été fabriqué en 1911. Je n'ai jamais voulu m'en séparer. Il m'a suivi tout au long de ma vie. Imaginez, il a fallu le cheviller lorsque j'étais en Afrique pour qu'il supporte l'humidité de l'équateur ! Vous savez, la musique et l'histoire de la région sont mes deux passions. Ce sont mes sources de vie. Depuis que je vis à Pertuis, je me sens, Provençale, Luberonne, et Vaudoise. J'ai la région chevillée au coeur!

« HISTOIRE DE LA VILLE DE PERTUIS » PAR JEAN MONIER : MORCEAUX CHOISIS (2)

Voici donc la suite de notre petit feuilleton historique (voir « Pertuis en Héritage » n°5), consacré cette fois à un épisode de l'histoire médiévale de notre ville. Nous reviendrons ici sur un extrait du Chapitre Treizième de l'ouvrage ancien de Jean Monier (fin du XVIIème-début du XVIIIème siècle), dans lequel il est question du petit fief du Samson, une dépendance de la seigneurie de Pertuis. Le principal protagoniste de ce récit est Guillaume de Sabran (1181-1250), homme ambitieux et violent qui sort d'un important conflit avec l'abbé de Montmajour.

Le procès entre le Comte et l'Abbé ayant été fini, Guillaume de Sabran vint faire sa demeure dans Pertuis où, pour se maintenir dans l'autorité des comtes, il se fit rendre hommage par tous ses vassaux [...] dans le cimetière de l'Eglise St Nicolas sur lequel, étant assis à la vue de tout le peuple, cité par la voix d'une trompette et assemblé dans la place publique qui est au-devant du château, il recevait le serment de fidélité des seigneurs qui relevaient de lui. Atanulphe de Reillane [...]

Seigneur du Samson, vint à Pertuis en passer reconnaissance à Guillaume de Sabran [...] Atanulphe et Boniface, son frère, à genoux devant lui, leurs mains fermées dans les siennes, jurèrent sur les saintes Evangiles [...].



*Miniature représentant un hommage féodal
(Liber Feudorum Ceritaniae,
début du XIIIème siècle)*

Suite à cette brève présentation de l'administration du Samson, Jean Monier nous relate, avec l'objectivité toute relative due à sa fonction de prêtre, les événements tragiques qui s'y déroulèrent quelques années après la scène de l'hommage des vassaux. À partir de 1208, l'Église catholique proclame une croisade contre « l'hérésie », visant au premier chef le catharisme, une doctrine chrétienne, manichéenne et austère (mais paisible !), alors très répandue dans le Midi. C'est la croisade contre les Albigeois (ou Cathares).

[...] Raymond Bérenger, comte de Provence, avait résolu de châtier les Albigeois [...] de ses terres. [...] A la persuasion de Raymond, Guillaume de Sabran les fit sortir de Pertuis où il y en avait grand nombre que le peuple nommait les fades ou fadats. Ces hérétiques se retirèrent à une lieue loin de Pertuis, en un village nommé Samson qui leur servait d'asile. L'impunité dans laquelle ils vivaient dans ce lieu-là leur donna la licence de s'abandonner à toutes sortes de crimes. Ils étaient larrons, assassins, incestueux, sorciers et bestiaux. [...] Louis VIII, Roi de France, assiégeant la ville d'Avignon, Raymond Bérenger comte de Provence leva des troupes et les joignit au Roi et Guillaume de Sabran les suivit en cette expédition. Après que la ville d'Avignon se fut rendue au Roi et que Raymond Bérenger eut fourni les sujets rebelles pour châtier entièrement les Albigeois qui étaient les auteurs des [...] désordres, Guillaume de Sabran conduisit ses troupes au Samson et l'assiégea. Après quelques attaques, il se rendit maître de la place et ayant fait saisir les plus coupables de ses hérétiques, il en fit des exemples d'un vigoureux châtiment. [...] Une femme nommée Domonia, étant convaincue d'avoir tué son mari et s'être abandonnée au mari de sa soeur, fut cousue dans un sac et noyée dans un gouffre d'eau qu'ensuite on appelait le gour de Domonia. Une autre nommée Drogueria déclara que toutes les fois que son mari voulait passer la Durance pour grande que fût l'inondation il traversait aussi facilement que s'il eut des ailes pour voler. [...] Pour en effacer la mémoire, le village fût rasé et rendu inhabitable pour toujours. C'était l'an 1226.



*Miniature représentant
le massacre des Cathares
(Chroniques de Saint-Denis, XIVème siècle)*

L'Instrument remarque que cette année-là il y eut une éclipse de Soleil si considérable que, pour la différencier des autres années, le Vulgaire l'appelait l'année en laquelle le jour fût la nuit.

Jules Masson Mourey

ART: « PRÉSENTATION DE LA VIERGE AU TEMPLE » DE JEAN DARET

Cette toile est l'œuvre de Jean Daret. Elle a été peinte en 1648 et s'intitule *Présentation de la Vierge au Temple*. Elle est conservée à l'église St Nicolas et nous vient du maître autel du couvent des Ursulines de Pertuis (dont on peut voir les traces rue Colbert). Jean Daret est un artiste de l'école provençale du 17ème siècle né à Bruxelles. Il passe quatre ans à Paris à la demande de Louis XIV afin de décorer l'intérieur du château de Vincennes. De retour à Aix, il décore des maisons et peint des portraits et des scènes religieuses qui lui sont commandées. Ce tableau a voyagé dans la région grâce à différentes expositions. Il était du 3 juillet au 31 octobre 1978 à l'exposition « La peinture en Provence au 17ème siècle » présentée au musée des Beaux-Arts de la ville (le palais Longchamp). Les Pertuisiens ont ensuite eu le plaisir de pouvoir l'admirer entre le 13 juillet et le 17 août 1979 à la chapelle de la charité dans l'exposition « La peinture Provençale du 17ème siècle à Pertuis » avec de nombreuses autres œuvres visibles aujourd'hui à l'église St Nicolas. En ce qui concerne les qualités proprement plastiques de l'œuvre, on peut constater que l'artiste a construit sa composition pour qu'elle ait un mouvement ascendant en partant de la marche la plus basse de l'escalier. Le regard du spectateur suit un mouvement d'élévation en remontant les marches et en arrivant aux personnages principaux. A droite on remarque la jeune Marie en train de s'agenouiller devant un religieux. Elle est entourée de ses parents, Ste Anne et St Joachim. Les gestes de la main indiquent l'action de présentation. En haut de la composition, deux putti (angelots ailés) observent la scène. On peut aussi noter l'utilisation de la couleur bleue pour le manteau de la Vierge. Ce détail est intéressant puisque le bleu est un pigment qui, à l'époque, coûte plus cher que les autres (parfois même plus que l'or) et n'est donc utilisé que pour les personnages importants.



*Présentation de la Vierge au Temple,
J. Daret, 1648, huile sur toile, 200 x 220 cm,
église St Nicolas, Pertuis.
(Photo T.DUBOIS)*

Recherches: Rachel SARRUE étudiante en histoire de l'art.

Sources: Inventaire topographique du Pays d'Aigues, inventaire général, 1981
Base Palyssi, ministère de la culture
Saint-Nicolas de Pertuis, Joseph-Marie Marsily, Association pour le Luberon, 2005.
Hommage au peintre Jean Daret, J. Boyer

ACTUALITÉ : PATRIMOINE DE PAYS



A l'occasion des journées nationales du Patrimoine de Pays, l'association Patrimoine à Venir organise le samedi 18 juin, une journée dédiée au savoir-faire viticole.

Ces journées ont pour but de faire connaître et apprécier le patrimoine de proximité dit « petit patrimoine », les paysages et les savoir-faire traditionnels.

Il s'agit de partir à la rencontre de la trace du travail de l'homme et du goût du bien-faire. C'est ainsi que l'on découvre chaque année à cette occasion, des paysages, des ouvrages ou des bâtiments marqués par la vie de ceux qui y ont travaillé et les ont occupés. Jérôme Barnéoux est un jeune vigneron Pertuisien, installé depuis 2007, qui vient de créer sa cave « le domaine du Collet Vert », route de la Bonde. Il accueillera les visiteurs et expliquera son travail

de la vigne jusqu'au vin. Une visite* à 15h30 est également prévue au musée du château Turcan à Ansois où plus de 3000 objets de la vigne et de l'œnologie sont exposés.

Particulièrement intéressante, une collection de pressoirs à travers les siècles... Bien entendu, l'achat de bonnes bouteilles sera possible (à consommer avec modération bien sûr !).

Le rendez-vous est fixé soit à 10h au parking de la devalade, soit à 10h30 au domaine du Collet Vert pour une visite des vignes et des chais. Un pique-nique tiré du sac est prévu sur place.

Une exposition de photos de Jean-Pierre DAUDON et de Thierry DUBOIS, sera à découvrir sur les murs du chai.

*4 €/personne. Attention, les places sont limitées, merci de réserver au 04 90 09 83 33 !